Rentre à la maison

Chez moi en Écosse, on a un vieil adage qui dit : « *Whit's fur ye will not go past ye.* » On pourrait traduire cela par : si quelque chose t'est destiné, tu n'y échapperas pas. Certaines choses sont vouées à se produire ; ce qui doit arriver arrivera ; c'est le destin.

Depuis le premier jour, j'ai eu la sensation que c'était ce qui nous avait réunis, Nala et moi. Le fait que nos chemins se soient croisés au milieu de nulle part, qu'elle ait débarqué dans ma vie au moment où j'en avais le plus besoin, ne pouvait pas être une coïncidence. C'était comme si quelqu'un me l'avait envoyée pour me remettre sur les rails, me donner un objectif et une direction. Je ne le saurai jamais évidemment, mais j'aime à penser que moi aussi, de mon côté, je lui ai apporté ce qu'elle recherchait. Et plus j'y réfléchis, plus j'en suis convaincu. Pour elle comme pour moi, notre amitié était vouée à exister. Nous étions destinés à avancer et à voir le monde ensemble.

En septembre 2018, trois mois avant notre rencontre, j'avais quitté ma ville de Dunbar sur la côte est de l'Écosse pour entreprendre un tour du monde à vélo. Je venais de fêter mes trente ans et je voulais échapper à ma routine,

fuir mon petit coin de monde et réaliser quelque chose de remarquable. Franchement, jusque-là rien ne s'était passé comme prévu. J'avais réussi à traverser l'Europe du Nord, mais mon périple avait été ralenti par une série de détours et de distractions, de déboires et de faux départs dont j'étais seul responsable. À l'origine, je comptais accomplir mon exploit avec mon copain Ricky, seulement il avait rebroussé chemin et était rentré en Écosse. Mais en fin de compte, son départ m'avait été bénéfique : nous n'avions pas une très bonne influence l'un sur l'autre.

On entamait le mois de décembre et je traversais le sud de la Bosnie en direction du Monténégro, avant l'Albanie puis la Grèce. Mon voyage commençait enfin à prendre forme. J'étais prêt à vivre l'expérience tant attendue. À long terme, je rêvais de visiter l'Anatolie, puis de suivre l'ancienne route de la soie jusqu'en Asie du Sud-Est, et de là, descendre jusqu'en Australie puis franchir le Pacifique et remonter par l'Amérique du Sud et centrale jusqu'en Amérique du Nord. Je m'imaginais déjà pédalant dans les rizières du Vietnam, sillonnant les déserts de Californie, franchissant les cols montagneux de l'Oural et longeant les plages brésiliennes. Le monde entier m'ouvrait ses portes. Mon périple prendrait le temps qu'il faudrait, je ne m'étais fixé aucun calendrier. C'était inutile : je n'avais plus de comptes à rendre à personne.

Ce matin-là, dans un petit village près de Trebinje, j'avais replié ma tente vers sept heures et demie, juste au lever du jour. Hormis quelques chiens qui aboyaient et le camion des éboueurs, les rues pavées et luisantes étaient quasi désertes.

Bien réveillé par les cahots de la chaussée et le bringuebalement de mes sacoches, je m'étais lancé sur la route qui grimpait vers les montagnes et la frontière avec le Monténégro. La météo annonçait des averses de neige et de grésil pour les deux jours à venir, mais le ciel semblait

dégagé et les températures étaient douces. J'avancé bien-tôt à bonne allure. Après ces dernières semaines frustrantes, c'était bon de pouvoir me remettre en selle et pédaler à mon rythme.

J'avais passé la plupart de la semaine avec la jambe dans le plâtre, après m'être blessé en sautant à l'élastique du haut du Stari Most, un célèbre pont situé à Mostar, une ville de Bosnie que j'avais laissée une centaine de kilomètres derrière moi. Ça n'avait pas été malin de ma part. Les gens du coin m'avaient déconseillé de sauter en hiver, quand la rivière est profonde. Mais depuis tout petit, je n'ai jamais raté l'occasion de me faire remarquer : clown un jour, clown toujours. Cette fois, j'avais fait l'erreur d'écouter le guide qui m'avait suggéré d'employer une technique de saut différente de celle que j'utilisais en Écosse. J'avais donc plongé vers l'eau glacée avec les jambes légèrement pliées. En remontant sur la rive, j'avais tout de suite senti que quelque chose clochait. Le médecin m'avait diagnostiqué un déchirement du ligament croisé antérieur du genou droit et prescrit de porter un plâtre durant trois semaines. Mais j'étais bien trop impatient pour m'attarder à Mostar. J'avais fait retirer le plâtre au bout d'une semaine et repris la route deux jours avant mon rendez-vous à l'hôpital.

Ce matin-là, alors que j'entamais ma longue et lente ascension face au soleil levant, mon souci principal était de ménager ma blessure. Tant que je ne tournais pas le genou sur le côté, il ne me faisait pas mal. Je prenais donc soin de pédaler en gardant la jambe bien dans l'axe. J'avais trouvé mon rythme, tout semblait bien se passer et j'étais confiant ; j'ambitionnais de parcourir au moins quatre-vingts kilomètres. En milieu de matinée, je me trouvais en pleine montagne dans la pointe sud de la Bosnie ; j'avais la sensation d'être loin de la civilisation. La dernière ville de taille était restée quinze kilomètres derrière moi. Un peu

plus loin, j'avais dépassé une espèce de carrière mais elle avait paru déserte. J'étais seul. Devant moi, le dénivelé n'était pas méchant ; la route montait en lacets et cela me convenait parfaitement. Il y avait même des portions de descente qui me permettaient de souffler, ce qui était très appréciable. Le panorama était spectaculaire ; je longeais de hautes crêtes sur fond de sommets enneigés. C'était vivifiant.

Je me sentais tellement bien que j'avais décidé d'écouter un peu de musique. Bientôt, les notes de *Come Home*, le nouveau titre d'Amy Macdonald (une de mes chanteuses préférées), retentissaient sur l'enceinte que j'avais fixée à l'arrière de mon vélo. Je devais vraiment être de bonne humeur car j'ai commencé à chanter le refrain. Les paroles de la chanson avaient tout pour me donner le blues¹. L'espace d'un instant, j'ai pensé à mes parents et à ma sœur en Écosse qui attendaient mon retour. Nous étions très proches et ils me manquaient évidemment, mais je prenais trop de plaisir pour être triste. *Vous allez devoir m'attendre encore un peu*, ai-je pensé. À ce moment-là évidemment, j'étais loin d'imaginer que quelqu'un d'autre m'attendait... et beaucoup plus près.

Je grimpais une côte relativement douce quand je l'ai entendu : un petit grincement aigu qui semblait provenir de derrière moi. Je n'y avais pas prêté immédiatement attention. Je pensais qu'il venait de ma roue arrière, ou de mes sacoches – où étaient rangées mes affaires et une bonne partie de mon équipement – qui étaient mal attachées. Je m'étais promis d'y mettre une goutte d'huile à ma prochaine pause. Mais quelques instants plus tard, quand j'ai arrêté de chanter, je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un bruit mécanique. Ce n'était pas possible,

1. « *I'll be waiting for you to come home* », « J'attendrai que tu rentres à la maison ».

mes oreilles devaient me jouer des tours. Et pourtant non, c'étaient bien des miaulements. Et quand j'ai tourné la tête, je l'ai aperçu du coin de l'œil : un chaton gris et blanc maigrichon trotтинait le long de la route en s'efforçant de suivre mon allure.

J'ai freiné net. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ? ai-je lancé au chaton.

Plus bas, la montagne était parsemée de refuges de bergers et de petites fermes, mais ici dans les hauteurs, je n'avais pas vu le moindre abri depuis des kilomètres. C'était à peine si on croisait une voiture. Je ne comprenais pas d'où ce chaton pouvait sortir, et surtout où il pouvait bien aller.

J'ai décidé de m'arrêter pour mener mon enquête. Mais le temps que je descende de ma selle, le chat avait filé sous le rail de sécurité pour aller se planquer derrière des rochers. J'ai enjambé la barrière métallique et je suis descendu voir. C'était un jeune chaton âgé de quelques semaines tout au plus, une petite crevette pleine d'énergie. Il avait un corps long et mince, une queue touffue, des oreilles pointues et des pattes filiformes. Sa fourrure n'était pas très fournie mais ébouriffée et mouchetée de roux. Il me fixait de ses grands yeux verts perçants, comme s'il se demandait qui j'étais. Je me suis approché, pensant qu'il allait prendre peur et s'enfuir, mais pas du tout. Il n'avait pas l'air le moins du monde effrayé par ma présence. Il se laissait caresser et s'avavançait même en ronronnant, comme pour me remercier de l'attention que je lui portais. J'ai songé : *Ce chaton doit venir d'une maison*. Peut-être s'était-il échappé ? Ou bien, et c'était plus probable, on l'avait abandonné au bord de la route. À cette pensée, j'ai senti une colère monter en moi, en même temps que je sentais tomber mes résolutions.

Pauvre petit bonhomme, ai-je pensé.

Je suis retourné à mon vélo et j'ai ouvert une des sacoches. Je ne transportais pas beaucoup de nourriture,

mais j'avais tout de même du pesto pour assaisonner mon déjeuner. J'en ai pris une cuillerée et je l'ai déposée sur un coin de rocher. Le chaton s'est jeté sur la boule de pâte rouge comme s'il n'avait pas vu de nourriture depuis une semaine et l'a aussitôt engloutie.

J'avais commencé à publier sur Instagram des photos et des vidéos des moments forts de mon voyage, avant tout pour ma famille et mes amis. J'ai décidé de filmer cette drôle de rencontre pour la partager plus tard avec eux. Le chaton était très photogénique ; il courait çà et là entre les pierres, jouant à cache-cache avec mon téléphone. Mais derrière cette jovialité, la réalité était beaucoup moins rose. Livré à lui-même, le chaton risquait de mourir de froid ou de faim. Il pouvait à tout moment se faire écraser par un des poids lourds qui empruntaient cette route. Ou être la proie d'un des rapaces que j'avais aperçus dans le ciel. Vu sa taille, un aigle ou une buse pouvait facilement le choper au vol.

Les animaux avaient toujours été mon faible, et en particulier les errants ou les orphelins. Étant enfant, j'avais adopté (entre autres) des gerbilles, des poulets, des serpents, des poissons et même un phasme. Une année, alors que j'étais encore écolier, j'avais recueilli une jeune mouette blessée et je l'avais gardée presque deux mois pendant les vacances d'été. Avec le temps, l'oiseau s'était habitué à nous et mes parents avaient une photo de moi en train de marcher avec la mouette sur la tête. Elle avait fini par s'envoler, une fois guérie, la veille de la rentrée.

Les animaux étant ce qu'ils sont, mes efforts pour leur venir en aide n'avaient pas toujours été payants. À l'époque où je travaillais dans une ferme, j'avais commis l'erreur de ramener à la maison deux petits cochons qui avaient perdu leur mère. Je les avais installés dans ma chambre, sous un phare, histoire de les tenir au chaud. Quel imbécile ! Ils

étaient entrés dans ma penderie et avaient mis ma chambre sens dessus dessous. Sans parler de leurs cris : à les entendre couiner, on aurait juré que j'étais en train de les saigner. Ça avait été la pire nuit de ma vie.

Cela dit, j'avais toujours préféré les chiens aux chats. À mes yeux, les chats étaient des créatures plutôt agressives. Mais c'était loin d'être le cas de ce chaton : il était vulnérable et innocent ; il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Mon cœur me disait de l'emporter, mais ma raison me rappelait à l'ordre. Mon voyage avait été suffisamment semé d'embûches. Je venais à peine de repartir du bon pied. Si je voulais arriver au Monténégro dans la soirée, je ne pouvais pas laisser ce chaton me ralentir.

Remontant sur la route, j'avais repris mon vélo et commencé à le pousser dans la côte, laissant le chaton courir à côté de moi. J'étais certain qu'il se lasserait et me fausserait compagnie dès qu'il trouverait quelque chose de plus amusant ou de plus intéressant. Mais au bout de cinq minutes, j'ai compris que ça ne faisait pas partie de ses plans. En fait, il n'avait nulle part où aller. Le paysage rocailleux bordé de broussailles était plutôt rude, et à en croire la météo, il serait bientôt recouvert de neige. J'étais sûr que le chaton n'y survivrait pas une journée, et encore... J'ai poussé un grand soupir : le cœur l'avait emporté sur la raison. Je n'avais pas le choix.

Je l'ai soulevé tout doucement. Il tenait facilement dans ma paume et ne pesait presque rien. Je pouvais sentir ses côtes à travers sa peau. J'avais une sacoche de guidon où je rangeais le drone qui me servait à faire des vidéos et des photos de mon voyage. J'en ai transféré le contenu dans une des sacoches à l'arrière, puis j'ai placé un tee-shirt au fond en guise de doublure et j'ai déposé le chaton à l'intérieur. Il a sorti sa petite tête et m'a lancé un regard alarmé, comme pour me dire qu'il n'était pas à l'aise. Mais je ne

pouvais pas faire mieux. Je ne voyais pas d'autre endroit où le mettre.

J'ai commencé à pédaler en espérant qu'il se calmerait, mais visiblement le chaton avait déjà sa petite idée. À peine avais-je parcouru quelques centaines de mètres qu'il a sauté sur le guidon, escaladé mon bras jusqu'à mon épaule et s'est installé sur ma nuque. Avant que je puisse réagir, il avait pris ses aises. Je sentais sa tête blottie contre mon cou ; il respirait tout doucement. Ça n'avait rien de dangereux ni de dérangent, à vrai dire c'était même une sensation agréable. À l'évidence, la position lui convenait également alors je l'ai laissé là. Quelques minutes plus tard, à mon grand étonnement, il s'était endormi. J'en ai profité pour faire le point et décider de ce que j'allais faire. Un dilemme cruel se posait à moi : d'un côté j'étais seul et je n'aurais pas refusé un peu de compagnie. Le chaton ne représentait pas vraiment une charge. Et une chose était sûre : il m'amusait beaucoup. D'un autre côté, il ne faisait pas partie de mon projet de départ. Et je m'en étais déjà trop souvent écarté. À nouveau, ma raison me rappelait à l'ordre. Je ne devais pas me laisser distraire.

Le milieu de la matinée arrivait et le soleil poursuivait son ascension dans le ciel gris-bleu. D'après les estimations de mon GPS, j'arriverais en vue de la frontière vers midi. J'avais donc deux heures pour prendre une décision ; une décision des plus importantes. Au fond de moi cependant, je sentais que je l'avais déjà prise. *Whit's fur ye will not go past ye.* Si quelque chose t'est destiné, tu n'y échapperas pas.

Le passager clandestin

Tout au long de l'heure et demie qu'il m'avait fallu pour atteindre la frontière, mon petit auto-stoppeur était resté accroché autour de mon cou, endormi dans la plus parfaite insouciance. J'aurais donné cher pour partager sa perspective.

Tandis que je poursuivais ma lente et sinueuse ascension de la route de montagne, mon esprit cogitait à toute allure. J'étais certain d'avoir pris la bonne décision. Je ne pouvais pas abandonner une petite créature aussi vulnérable dans un tel environnement. Mais dans le même temps, j'étais assailli par le doute. Comment allais-je procéder au poste-frontière ? Que ferais-je une fois de l'autre côté ? Embarquer un chat comme copilote ne figurait pas dans mes plans.

D'emblée, j'avais décidé de jouer l'honnêteté et de déclarer le chaton aux autorités. J'expliquerais simplement que je l'avais trouvé sur le bord de la route et que je comptais l'emmener chez un vétérinaire. Les douaniers comprendraient... Ce n'était pas comme si j'essayais de faire entrer un produit illicite. Après tout, ce n'était qu'un

chaton. Mais en y réfléchissant, je me rendais compte que l'argument ne tenait pas. S'il existait une réglementation sur les mouvements d'animaux, ce n'était pas pour rien. Ces derniers propageaient parfois des maladies par-delà les frontières, et les chatons étaient souvent porteurs. Peut-être le placerait-on en quarantaine ? Ou serait-il euthanasié ? Je ne voulais pas qu'une telle chose se produise.

Une idée m'était venue. Je pouvais contourner le problème en prétendant qu'il s'agissait de mon propre chat. Seulement je n'avais aucun document ni certificat médical pour attester de sa bonne santé. C'était un coup d'épée dans l'eau.

Je ne voyais qu'une seule option envisageable : faire entrer le chaton au Monténégro à l'insu des douaniers. Ensuite, j'aviserais.

Un peu avant midi, j'ai dépassé un panneau qui annonçait la frontière à cinq kilomètres. Je me suis arrêté sur une aire de repos. Une partie de moi n'avait pas renoncé à trouver une solution de rechange : jouant mon va-tout, j'ai sorti mon téléphone et affiché une carte de la région. Il devait bien y avoir une petite route ou une piste de montagne sans garde-frontière... Oui, seulement aucune ne menait au Monténégro. Et puis l'idée était stupide. Imaginez qu'une fois au Monténégro, la police me contrôle : il n'y aurait aucune trace officielle de mon entrée dans le pays. *Regarde les choses en face, Dean*, me suis-je dit. *Il n'y a pas moyen d'éviter la douane*. Mais comment allais-je m'y prendre pour faire passer la frontière clandestinement à un chaton ?

Telle était la question.

Aux grandes heures de ma vie de fêtard en Écosse, j'avais parfois réussi à faire entrer de l'herbe et de l'alcool dans des festivals de musique. Je cachais le matos dans mes chaussures, sous mon bandeau ou dans toutes sortes d'endroits, avec plus ou moins de succès. Je m'étais fait choper un certain nombre de fois mais je m'en étais toujours tiré avec

une simple réprimande. Là c'était différent : dans cette partie du monde, les douaniers sont armés.

Je me suis assis sur le bas-côté et j'ai regardé mon vélo dans l'attente d'une idée lumineuse. Je ne pouvais pas cacher le chaton dans les sacoches arrière. D'une, elles étaient pleines ; mes affaires prenaient toute la place. Je pouvais à la rigueur enfiler la grosse veste qui s'y trouvait et y dissimuler le chaton. Mais là encore, c'était une mauvaise idée. Les chances que la petite boule de poils surexcitée reste sagement cachée à l'intérieur étaient quasiment nulles. À tous les coups, il voudrait dire bonjour au garde-frontière.

La seule solution était de l'enfermer dans la sacoche à l'avant en priant pour que les douaniers ne le remarquent pas. Ça n'allait pas être simple. Jusqu'ici, la petite crevette n'était pas restée silencieuse un instant, alors pourquoi cela changerait-il ? Mais je n'avais pas vraiment d'autre choix alors je devais prendre le risque.

J'ai joué un moment avec lui dans l'espoir de l'épuiser. Un peu plus loin, il y avait des marguerites et j'en ai arraché quelques-unes pour faire courir le chaton derrière leurs longues tiges. Il a perdu la tête et s'est mis à les poursuivre dans tous les sens, bondissant sur place comme s'il sautait sur un trampoline invisible. Je commençais à désespérer : il ne fatiguait pas. C'était une boule d'énergie pure. On aurait dit la mascotte d'une célèbre marque de piles version chaton. Et puis, au bout d'une vingtaine de minutes, il s'est affalé sur un rocher près de moi pour piquer un nouveau somme : ses batteries étaient vides. C'était maintenant ou jamais. Je me suis armé de courage et j'ai pensé : *OK. Allons-y.*

À ce moment-là, j'ai vu qu'une longue file de voitures attendait de franchir le poste-frontière pour quitter la Bosnie. Avec un peu de chance, elles seraient encore là quand nous passerions et les gardes seraient si occupés

qu'ils ne s'intéresseraient pas à moi. Hélas, lorsque nous avons atteint le poste-frontière une dizaine de minutes plus tard, il n'y avait plus une seule voiture en vue. Il n'y avait plus que moi. Ou plutôt : moi et mon chaton clandestin.

Le poste-frontière était une construction moderne constituée d'une série de barrières et de guérites alignées sous une treille métallique. Les douaniers étaient retranchés derrière une paroi en verre : ça m'arrangeait. Avec un peu de chance, même si le chaton se réveillait, ses miaulements seraient noyés sous les battements de ma musique.

Le gars derrière la vitre avait l'air de s'ennuyer. Il a feuilleté mon passeport pour la forme, sans prendre la peine de vérifier ma photo ou de me poser des questions. Puis il a empoigné son tampon et cherché une page vierge. Je m'efforçais de rester calme et de sourire en le regardant bien en face, au cas où il aurait voulu voir mon visage. Nous en avons presque terminé quand soudain, j'ai vu du coin de l'œil le dessus de la sacoche onduler. Le chaton essayait de glisser sa patte par l'ouverture dans la fermeture Éclair. Et il miaulait. Fort.

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine et j'ai eu bien du mal à étouffer un juron. Je me suis mordu la langue et j'ai continué de regarder le douanier. Pendant un moment, je n'entendais plus que les miaulements. Le gars derrière sa vitre allait finir par les entendre aussi, j'en étais convaincu.

Je ne crois pas vraiment aux esprits, ni aux anges gardiens ni à tout ça, mais quelqu'un veillait forcément sur moi à ce moment-là car un petit camion est apparu comme par magie. C'était un vieux tacot tout cabossé dont le pot d'échappement faisait un boucan de tous les diables. Le bruit du camion a rapidement couvert les miaulements : on n'entendait plus que lui.

Le douanier a tamponné mon passeport et me l'a rendu avec à peine un regard. Ce qui n'avait probablement pas

pris plus d'une minute m'avait paru durer une heure. J'ai pris mon vélo et je suis parti sans oser me retourner. J'avais cependant crié victoire un peu vite. Nous avons quitté la Bosnie, mais il nous fallait maintenant entrer au Monténégro. Quitter un pays était une chose, y entrer en était une autre. Je savais pertinemment que ce ne serait pas aussi facile.

La lourde présence militaire au second poste-frontière semblait confirmer mes craintes. Deux soldats armés de fusils inspectaient un gros camion qu'on avait arrêté sur le côté.

J'ai pédalé tranquillement jusqu'à la prochaine barrière et adopté la même attitude, en plaçant l'avant du vélo le plus loin possible de la fenêtre. Mais cette fois, j'avais pris quelques précautions. En plus de monter un tantinet le volume de ma musique, je glissais de temps en temps mon doigt par la fermeture Éclair pour distraire le chaton. À deux ou trois reprises, il m'avait mordu. J'avais essayé de ne pas broncher mais ce n'était pas évident. Ses petites dents étaient pointues comme des aiguilles et quand il me les plantait dans le doigt, je le sentais passer. Le deuxième douanier était bien plus vigilant. Levant mon passeport ouvert à la page d'identité, il m'a regardé en se frottant le menton, comme pour me faire remarquer que ma barbe était plus fournie que sur la photo. J'ai souri. Comme il ne parlait pas anglais, j'ai serré mes bras autour de moi pour lui faire comprendre qu'elle me tenait chaud. Il s'est contenté de hocher la tête.

Le bruit du tampon s'abattant sur mon passeport m'avait fait l'effet d'une douce musique. Je suis remonté sur mon vélo et j'ai franchi la barrière pour redescendre sur la route. Je me sentais soulagé d'un poids immense. Je m'apprêtais à libérer le chaton de la sacoche quand au détour d'un virage, j'ai aperçu un troisième poste de contrôle. J'étais horrifié.

Celui-là était plus petit et moins intimidant. Mais je pouvais tout de même m'y faire prendre... Je m'en suis approché lentement en priant pour avoir autant de chance que les deux premières fois.

Ne fais rien de stupide, Dean, me suis-je dit.

J'allais m'arrêter devant la petite guérite quand un garde en est sorti. Il parlait au téléphone et semblait préoccupé. Il m'a fait signe de passer en me regardant à peine. Je l'ai remercié de la tête en levant mon pouce et j'ai continué ma route. J'avais été tenté d'accélérer mais j'ai décidé que ce n'était peut-être pas une si bonne idée. Je ne voulais pas donner l'impression d'être un délinquant qui fuyait la scène du crime. Et pourtant, techniquement, c'était bien le cas.